

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean Royer ou la satisfaction du travail bien fait

Athé

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Athé (1982). Jean Royer ou la satisfaction du travail bien fait. *Lettres québécoises*, (27), 89–90.

Jean Royer

ou la satisfaction du travail bien fait

Pour ne pas être en reste de générosité envers Jean Royer qui a demandé à son fidèle collaborateur Robert Lévesque, en avril, de rencontrer Adrien Thério et d'en faire un portrait pour le cahier Culture et Société qu'il dirige au Devoir, Adrien Thério a demandé à un de ses bons amis d'aller rencontrer Jean Royer au Devoir et de nous en tracer un portrait. Évidemment, Athé n'est pas un critique littéraire mais c'est un garçon qui a beaucoup de bon sens et nous n'avons pas cru devoir retrancher un mot de ses propos.

La direction

J'avoue qu'il ne m'a pas été facile de rencontrer Jean Royer. Il est si occupé comme directeur du Cahier « Culture et Société » au *Devoir* que j'ai dû revenir à la charge à maintes reprises avant de pouvoir obtenir ce rendez-vous auquel tenait tant le directeur de *Lettres québécoises*. Finalement, après quelques rendez-vous manqués, j'ai pu enfin pénétrer dans son bureau de la rue du Saint-Sacrement. Affable et courtois, Monsieur Royer s'est même levé, quand je suis entré chez lui, pour m'inviter à prendre place sur une chaise pas très confortable, mais quelle importance ? Il s'est rassis dans son fauteuil avec une sorte de majesté qui, je dois l'avouer, m'a impressionné. Je me suis tout de suite excusé de l'interrompre dans son travail car je venais d'apercevoir, derrière lui, une machine à écrire dont on n'avait pas encore retiré une feuille aux trois quarts remplie.

« Ne vous en faites pas, dit-il, vous n'êtes pas le seul à m'interrompre ainsi dans mon travail. Il y a tellement de gens qui passent ici. Tenez, ce matin, c'est Lévesque « auxiliaire » de Montréal qui est venu me dire qu'il me lisait assidûment. Vous savez, il y a des littéraires partout. »

Je me sentais un peu mal à l'aise car je ne suis pas tout à fait un littéraire. Mais je me suis empressé de lui dire que moi aussi je lisais ses articles presque assidûment. Il a alors esquissé un large sourire et c'est tout ce qu'il me fallait pour me sentir rassuré et entrer dans le jeu de l'interview. Pour le bénéfice de mes lecteurs, je voudrais préciser ici que Jean Royer est né à Saint-Charles de Bellechasse dont il garde un souvenir ému. Avec l'appui de deux tantes célibataires, ses parents l'envoyèrent étudier au petit Séminaire de Québec, avec le secret espoir d'en faire un prêtre. Mais le jeune Jean qui ne se sentait pas une vocation de missionnaire déjoua leurs jeux et, l'heure venue d'entrer en communauté, il s'est inscrit à la Faculté des Lettres de l'Université Laval où il fait une licence ès lettres. C'est là qu'il s'est découvert une vocation de poète. Tout en enseignant la littérature dans différents col-

lèges de la région de Québec, il devient journaliste au journal *L'Action*.

« C'est à *L'Action* que j'ai vraiment pris conscience de ce pouvoir que j'avais en moi de faire des articles qui m'impressionnaient moi-même. Oh ! n'allez pas croire que je suis vaniteux. Au contraire, je suis mon premier critique. Mais si je peux reconnaître la qualité de l'écriture chez d'autres écrivains, je peux aussi la reconnaître chez moi. »

« Et n'est-ce pas un peu parce que vous êtes poète que vous avez pu développer ce sixième sens sans lequel on ne peut être critique littéraire ? »

« Je ne saurais vous dire. Il me semble que j'ai toujours eu en moi, d'une façon innée, le sens de ce qui est beau et durable à la fois. Il y a tellement de gens qui ne savent même pas ce que c'est que la beauté. Ils iraient se promener sur l'Île d'Orléans sans se rendre compte qu'ils sont au coeur de la flore québécoise. Au coeur même du Québec. »



Jean Royer Photo : Athé

Et c'est ainsi que de fil en aiguille, j'appris que s'il n'avait pas été obligé de déménager à Montréal pour y gagner sa vie il y a une dizaine d'années, il écrirait tous ses poèmes, tous ses articles, dans une grande maison de l'Île d'Orléans, face au majestueux fleuve Saint-Laurent. Et c'est cette femme extraordinaire, l'Île d'Orléans, et d'autres non moins extraordinaires, la plupart de la ville de Québec, qui sont à l'origine de toute cette poésie qu'il sent vivre en lui. « Je suis poète, dit-il, avant d'être journaliste et si je vivais dans un pays civilisé, je me contenterais d'être poète. Et la poésie, c'est la femme. Comment pourrait-il en être autrement ? La femme sortie de la côte d'Adam ? Vous voulez rire ! Elle était là bien avant Adam et c'est elle qui a inventé l'homme pour se donner certains petits plaisirs. Et depuis lors, l'homme est en admiration devant la femme. Il a bien raison. Il lui doit tout. D'ailleurs la littérature n'existerait pas si la femme n'avait pas été là depuis les commencements. C'est elle, l'unique inspiratrice. »

Moi, je veux bien le croire. J'ai lu de lui, il y a quelques années, deux ou trois plaquettes de poésie. Je sais bien que c'est la femme qui en est le centre. Malheureusement pour lui et pour le Québec, ses livres n'ont pas eu beaucoup de retentissement. Qu'est-ce qui manque donc à cette poésie ? Comment se fait-il qu'elle n'ait pas retenu l'attention des critiques littéraires ? Car, il faut le dire, aucun critique sérieux ne s'est longtemps attardé aux poèmes de Jean Royer. Ont-ils tort ou raison ? Moi, pour ma part, j'aime bien ces vers qui viennent de *La Parole me vient de ton corps* :

*Je t'embrasse femme au front de mon pays
droit sur tes neiges en signes de lait
parole secrète de l'anneau des fleuves
aveuglante possédée à la naissance
de mes yeux ô mon amour au front de mon
pays*

Au moment où j'allais lui poser une question, c'est cette phrase qui me revient : « droit sur tes

neiges en signes de lait », n'est-ce pas admirable ?

« Plusieurs amis m'en ont fait la remarque, avoue-t-il, humblement. Il arrive que les poètes trouvent les mots qu'il faut, au moment propice. Je suis peut-être un privilégié. Je crois que chaque poète invente la langue. Et c'est, je crois, ce que j'ai fait dans *Faim souveraine*. »

Je n'ai pas lu *Faim souveraine* et je n'ose le lui dire. Je me demande comment il se fait que les critiques littéraires n'aient pas mieux compris l'importance de cette oeuvre essentielle. Le mot « essentiel » ne vient pas de moi mais je suis là pour faire confiance à Jean Royer.

Il reste que même si la poésie m'intéresse, je voudrais bien passer au dernier livre de Jean Royer qui n'est que le premier d'une série où il a l'intention de chanter les louanges d'écrivains des trois continents. Je lui dis quand même que je suis surpris de le voir s'éparpiller entre tant d'hémisphères. N'y a-t-il pas au Québec assez d'écrivains pour contenter sa soif d'entrevues ?

« Mais, mon ami, est-ce que vous accepteriez de vous nourrir de pommes de terre, de rabioles et de boeuf de l'ouest pendant toute votre vie ? Ainsi en est-il de la vie intellectuelle. J'ai besoin des écrivains du monde entier. Je cherche ma nourriture aussi bien en Argentine, en Colombie, en Espagne qu'en France et au Québec. Nous avons, il est vrai, des écrivains de tout premier ordre. Mais pourquoi vouloir s'alimenter à une seule source ? Au Québec, depuis quelques années, la source se tarit. Il faudrait être nationaliste misérabiliste pour refuser de s'abreuver à d'autres sources, plus limpides, plus cristallines. Le Québec doit s'ouvrir à toutes les cultures. Il doit s'ouvrir, point. Autrement, il risque de se dessécher comme les mauvaises plantes du jardin botanique du Frère Marie Victorin, de triste mémoire. Je vois grand, je suis pour la culture universelle. C'est au contact de l'univers que le Québec se refera une santé. C'est bien ce que j'ai voulu dire en publiant ce livre sur les *Écrivains d'aujourd'hui*. »

Comment ne pas être d'accord avec des propos aussi censés, aussi logiques, aussi intelligents ? Je lui demande comment il se prépare à ces rencontres de gens aussi différents que Alain Gerber, Julien Bigras ou Pierre Vallières. « Rien de plus facile, cher ami. Je prends d'abord la peine de lire l'oeuvre de l'écrivain ou l'écrivaine sur lequel (laquelle) j'ai jeté mon dévolu. Quand je pénètre chez lui ou chez elle, je me sens si sûr de moi que je ne me pose plus de questions. Je sais que les questions vont venir au bon moment. D'ailleurs, n'oubliez pas que je suis écrivain moi-même. C'est ce qui fait probablement que les écrivains se sentent bien en ma compagnie. J'irais jusqu'à dire que je les inspire. Enfin, il y a un art de l'interview. Je crois qu'on l'a ou qu'on ne l'a pas. »

« Et comme directeur du cahier « Culture et Société », au *Devoir*, qu'est-ce qui vous tient le plus à coeur ? »

« Cela n'est-il pas évident, cher monsieur Athé ? *Le Devoir* est le seul journal québécois qui donne aux écrivains d'ici la place qui leur revient. C'est une tradition qui remonte loin mais

je suis obligé de dire cette place s'est beaucoup agrandie depuis que j'ai pris la direction de « Culture et Société ». Mon premier souci, c'est de rendre justice aux écrivains, de les présenter sous leur meilleur jour pour que nos lecteurs aient envie de les lire. Il peut arriver, évidemment, que certains de nos collaborateurs se montrent sévères à l'occasion. C'est leur droit comme critiques littéraires ou simples chroniqueurs. Il reste que « Culture et Société » fait vendre plus de livres québécois que toutes nos revues littéraires réunies. Et, dans ce cas, je crois que j'ai raison d'être fier de mon travail au *Devoir*. »

Quelques secondes de silence. Je regarde cet homme satisfait, replet, bien dans sa peau, fier de sa barbe fleurie et je me demande si je ne suis pas en face d'un personnage sorti d'un roman de Balzac. Il me sourit avec condescendance et j'en profite pour lui poser ma dernière question : « Si vous n'étiez pas poète et journaliste, que voudriez-vous être ? »

« Je me contente de ce que la vie m'offre et je suis heureux. J'avoue cependant que je quitterais volontiers mon poste pour devenir directeur des programmes à Radio-Canada. Cette maison a besoin d'un peu plus de culture. On n'y sent pas assez la présence de nos écrivains. Je suis l'homme qu'il faut pour animer une grande émission qui s'intitulerait *Catastrophes* consacrée

entièrement à nos écrivains. Je continuerais ainsi mon travail commencé au *Devoir*. C'est mon grand rêve : être au service de nos écrivains. »

Un autre moment de silence.

« Entre nous, tout a fait entre nous, je vous dirai que je me sentrais encore plus à l'aise comme chef spirituel d'une *Phalange céleste* composée d'hommes et de femmes voués à la destruction de tous les empêcheurs de tourner en rond. Avec ces disciples dévoués, tout ce travail d'épuration, de purification se ferait sans que j'aie à lever le doigt. »

Sur ces paroles remplies de sagesse, je lui demande la permission de prendre une photo. Il acquiesce évidemment avec beaucoup de grâce.

Je lui serre la main. Je le salue. Ah ! me dis-je, en quittant l'immeuble de la rue du Saint-Sacrement, quelle simplicité chez cet homme qui ne pense qu'à servir les siens ! Qu'est-ce que les critiques attendent pour lui rendre un hommage bien mérité ? □

Athé

N.B. Nos lecteurs se sont rendu compte que, ne pouvant rencontrer Jean Royer, notre collaborateur a dû se servir de son imagination.

imagine

revue de science-fiction québécoise
présente

cinq auteures et auteurs de la jeune science-fiction française. Cinq écrivains à lire pour découvrir ce qui se fait aujourd'hui en SF en France.



Ce numéro spécial contient toutes les rubriques habituelles (bandes dessinées, lectures, chroniques, articles de fond, illustrations...) et le début d'une bande dessinée de SF par le peintre québécois Raymond Dupuis.

Si vous ne connaissez pas encore la SF québécoise, les douze premiers numéros lui ont été consacrés (seul le n° 1 est épuisé).

Abonnez-vous pour une année (13\$; étranger et 35\$ institutions : 18\$) ou deux (25\$). Un numéro : env. 120 pages format livre.

Je m'abonne à partir du n° _____.

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

On peut commander une collection complète (sauf le n° 1) au prix réduit de 35\$.

imagine . . .
403 ouest, boul. St-Joseph, App. 21
Montréal H2V 2P3